

L'avenir du livre ancien

Michel Pierssens

Number 202, May–June 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18651ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pierssens, M. (2005). L'avenir du livre ancien. *Spirale*, (202), 6–7.

L'AVENIR DU LIVRE ANCIEN

S I LA GASTRONOMIE doit beaucoup à la Révolution française, la bibliomanie lui doit tout. Les chefs des grandes maisons aristocratiques réduits au chômage par la fuite ou l'emprisonnement de leurs employeurs ont ouvert des restaurants. Les saisies révolutionnaires ont vidé les bibliothèques des châteaux et des monastères, au profit des futures bibliothèques publiques d'abord, au bénéfice des collectionneurs privés, ensuite, que le goût des livres curieux ou rares a souvent poussés à des sauvetages rétrospectivement providentiels. À bien des égards, la Révolution tranquille au Québec aura eu les mêmes effets. Les moyens sont plus pacifiques mais les résultats sont comparables. La fin de l'emprise religieuse sur la société a eu pour effet de dépeupler les séminaires et les congrégations, dont les bibliothèques ont, pour une part, enrichi les fonds des institutions publiques, comme les 80 000 volumes des Sulpiciens entrés à la BNQ, mais dont une grande partie s'est trouvée mise à l'encan. Je ne sais pas si l'on a jamais fait l'inventaire de ces dispersions mais tout amateur a dans sa collection des livres portant le cachet de telle ou telle institution disparue. Les pessimistes y verront un saccage irréfléchi du patrimoine accumulé depuis parfois plusieurs siècles. De nombreuses pièces rares du XVII^e et du XVIII^e siècle (le « livre ancien » au sens strict) ont pris le chemin des États-Unis ou de l'Europe et ne reviendront jamais. Il en va de même pour certaines grandes collections privées qui n'ont trouvé preneur dans les années cinquante qu'à l'étranger et dont ne subsistent dans les collections publiques du Québec que quelques fragments. Les optimistes diront que la situation a changé et que l'arrivée massive des fonds de séminaires ou de congrégations a créé une dynamique et fait apparaître une nouvelle génération d'amateurs. Je ne suis pas sûr que les optimistes aient raison. Si l'on interroge les rares marchands de livres plus ou moins anciens (en y incluant le XIX^e siècle), leur confiance dans le marché local paraît bien limitée. Beaucoup de librairies ont d'ailleurs disparu ces dernières années, certaines remplacées par des sites Internet. Ceux-ci ont l'avantage de toucher une clientèle mondialisée beaucoup plus large — mais l'inconvénient de faire sortir encore plus efficacement du pays les livres les plus intéressants. Quelques collections privées compensent partiellement en allant chercher à l'extérieur des livres qu'on pourra peut-être retrouver un jour dans les fonds publics, essen-

tiellement ceux des universités. Cependant, le marché est étroit : peu de libraires (le site de la Confrérie de la Librairie Ancienne du Québec en rassemble une vingtaine à Montréal dont la moitié anglophones), peu d'acheteurs, des ressources en voie de raréfaction, sans parler des dégâts du papier acide (on ne sauve pas un livre en le transformant comme on le fait d'une église métamorphosée en condo — opération que dénonceront d'ailleurs un jour nos descendants). Il faut ajouter à ces facteurs l'absence à peu près complète d'une formation au livre en



Jean-François Leblanc, *Démolition d'un quartier populaire faisant face à Pudong, le quartier ultramoderne de Shanghai. Derrière, on aperçoit la tour Perle d'Orient haute de 468 mètres, 2003, impressions à jet d'encre ultra-chrome (archive), 101,6 × 127 cm.*

tant qu'objet matériel dans la culture générale offerte aux étudiants. On a souvent décrit et déploré la faiblesse des bibliothèques publiques. Mais, là où elles existent, leur rôle s'oriente de plus en plus vers une culture du document et de l'information plutôt que vers une culture du livre proprement dit — ce qui supposerait de se familiariser avec des ouvrages de toute sorte —, appuyée sur un minimum d'éducation en histoire du livre, depuis ses aspects institutionnels jusqu'à ses aspects les plus techniques (l'édition, la censure, les papiers, les reliures, les illustrations, etc.). Il n'est pas sûr que les universités jouent leur rôle de ce point de vue : la bibliothéconomie, qui forme bien les archivistes, ne

laisse que peu de place aux aspects plus traditionnels du métier de bibliothécaire et les collections spéciales des bibliothèques font souvent figure de parents pauvres quand il s'agit de budgets. La Grande Bibliothèque fera-t-elle mieux ? Il faut y croire, en espérant aussi qu'elle saura trouver le moyen de travailler avec les marchands de livres anciens et les bouquinistes (étant donné l'étroitesse du marché, les métiers ne sont pas toujours nettement différenciés) pour susciter le développement du goût pour le livre dans toutes ses dimensions et favoriser ainsi l'apparition de nouveaux curieux, d'amateurs éclairés, de collectionneurs avertis. Il faudrait qu'après avoir tenu en main un livre ancien, un lecteur jeune puisse avoir envie d'en rechercher et d'en posséder à son tour. Je dis « tenir en main » car rien ne remplace le contact physique avec l'objet qu'est d'abord le livre. La numérisation des fonds anciens est sans aucun doute une chose indispensable et une magnifique conquête rendue possible par les technologies d'aujourd'hui. L'accès aux textes est un accélérateur de connaissance extraordinaire, mais il ne faut pas en oublier les limites : la lecture d'un document virtuel n'offre de prise que sur une partie de l'objet, aussi cruciale soit-elle : son contenu. Sa mise en page, sa typographie, le grain du papier, le format ne sont que représentés, traduits dans une image normalisée. C'est énorme mais cela ne remplace pas, ne doit pas remplacer le contact direct avec l'objet réel. Une pédagogie nouvelle s'impose donc, à laquelle tous les acteurs de la chaîne du livre devraient participer : les bibliothèques, les cégeps et les universités, les marchands, les amateurs. Signes encourageants : l'existence du Groupe de recherche sur l'histoire littéraire au Québec à l'Université de Sherbrooke, appuyé par une chaire en histoire du livre, ainsi que le programme d'histoire du livre et de l'imprimé au Canada basé à McGill et à Toronto. Les chercheurs ne sont cependant pas tous des « amateurs » et chiner n'est pas chercher. En fin de compte, deux tests témoigneront de la réussite de ces efforts par de possibles retombées concrètes : la survie des librairies et la cote du livre ancien. On sait que les vrais bouquinistes du Vieux-Port se sont découragés, remplacés par des soldeurs : le grand public de l'été ne montrait aucun intérêt pour leurs marchandises. S'ils y reviennent un jour, il faudra se réjouir. En attendant, seront-ils présents dans l'Allée des bouquinistes dont il avait été question un moment pour la Grande Bibliothèque ?



Jean-François Leblanc, *On visite en famille le tout nouveau quartier ultramoderne de Pudong à Shanghai, 2003*, impressions à jet d'encre ultra-chrome (archive), 101,6 × 127 cm.

Là aussi, il faut l'espérer pour que, dans l'esprit des lecteurs, le livre soit quelque chose qu'on peut rencontrer dehors, en plein air, hors des salles d'étude. Le second test sera constitué par l'évolution de la cote, en particulier celle du livre québécois ancien (ce qui veut dire ici également « moderne » — disons : avant 1940). Les prix relativement élevés de certains titres recherchés ne doivent pas masquer la réalité : il n'y a pratiquement pas de marché pour le fonds du livre québécois un peu ancien et les prix sont des prix de soldes. Un amateur avisé peut aujourd'hui monter une collection intéressante pour presque rien : il n'y a pas de concurrence, hormis pour les ouvrages d'intérêt régional ou local, et encore. Il est à noter en outre qu'il existe quelque chose comme un séparatisme bibliophilique : la très vaste et très importante littérature produite au Québec en anglais depuis le XVIII^e siècle est à peu près absente du circuit de la librairie francophone. Amnésie sélective qui frappe le patrimoine imprimé comme elle

frappe aussi la représentation historique. Pour ce qui est du livre écrit en français, on peut trouver étonnant que le formidable développement de l'enseignement de la littérature québécoise depuis trente ans n'ait eu aucun effet sur la librairie ancienne : la lecture des classiques de cette littérature ne semble pas avoir suscité l'apparition d'amateurs de premières éditions. Comment faire évoluer cet état de choses ? En agissant sur les deux paramètres majeurs que sont l'éducation d'un côté, le marché de l'autre. L'éducation : mettre en contact les jeunes avec le livre le plus tôt possible (et pas seulement le livre de poche, fond de commerce des bouquineries) ; introduire dans les enseignements au collégial et à l'université une formation spécifique, même sommaire, intégrée aux filières où le livre joue un rôle majeur (histoire, études littéraires) ; maintenir une solide formation en histoire du livre dans les cursus de bibliothéconomie ; présenter des livres anciens dans les bibliothèques de quartier. Quant au marché : il faut aider les

marchands de livres anciens à élargir leur public en les associant plus étroitement aux activités des bibliothèques et en leur facilitant une présence renforcée sur le parcours des citoyens grâce à des lieux aménagés, bien situés, accessibles à des prix raisonnables. Les 240 bouquinistes des quais de la Seine (collectivement inscrits au patrimoine culturel mondial de l'Unesco depuis 1992) se sont mobilisés voilà quelques années pour préserver le statut qui leur épargne les taxes ; c'est ce qui fait qu'ils existent encore, pour le bonheur des amateurs (et accessoirement celui des touristes, qui ne savent pas que ces boutiquiers pittoresques sont souvent des professionnels de très haut niveau). Le Marché du livre ancien du parc Brassens, à Paris, rassemble quant à lui chaque fin de semaine des dizaines de marchands et des centaines d'amateurs. Quelque chose d'équivalent, à la dimension du contexte montréalais, est-il tout à fait impossible ?

Michel Pierssens